

Bernard de Menthon : (fondateur des hospices du St-Bernard) : [2ème partie]

Autor(en): **F.N.**

Objektyp: **Article**

Zeitschrift: **Le conteur vaudois : journal de la Suisse romande**

Band (Jahr): **3 (1865)**

Heft 40

PDF erstellt am: **24.09.2024**

Persistenter Link: <https://doi.org/10.5169/seals-178179>

Nutzungsbedingungen

Die ETH-Bibliothek ist Anbieterin der digitalisierten Zeitschriften. Sie besitzt keine Urheberrechte an den Inhalten der Zeitschriften. Die Rechte liegen in der Regel bei den Herausgebern.

Die auf der Plattform e-periodica veröffentlichten Dokumente stehen für nicht-kommerzielle Zwecke in Lehre und Forschung sowie für die private Nutzung frei zur Verfügung. Einzelne Dateien oder Ausdrucke aus diesem Angebot können zusammen mit diesen Nutzungsbedingungen und den korrekten Herkunftsbezeichnungen weitergegeben werden.

Das Veröffentlichen von Bildern in Print- und Online-Publikationen ist nur mit vorheriger Genehmigung der Rechteinhaber erlaubt. Die systematische Speicherung von Teilen des elektronischen Angebots auf anderen Servern bedarf ebenfalls des schriftlichen Einverständnisses der Rechteinhaber.

Haftungsausschluss

Alle Angaben erfolgen ohne Gewähr für Vollständigkeit oder Richtigkeit. Es wird keine Haftung übernommen für Schäden durch die Verwendung von Informationen aus diesem Online-Angebot oder durch das Fehlen von Informationen. Dies gilt auch für Inhalte Dritter, die über dieses Angebot zugänglich sind.

Bernard de Menthon.

(fondateur des hospices du St-Bernard).

II.

Le jeune Bernard resta quelques moments au milieu du brillant cercle rassemblé autour de lui, puis il se retira dans sa chambre à coucher, où il se jeta à genoux pour faire sa prière et pour implorer l'assistance divine. Bientôt après il chercha sur sa couche et dans le sommeil un adoucissement au profond chagrin qui s'était emparé de son cœur.

Son protecteur spirituel, le patron St-Nicolas, lui apparut dans un songe et lui dit : « Bernard ! tes souhaits sont exaucés, les pensées de Dieu ne sont pas celles des hommes, et sa sainte volonté n'est pas la leur. L'Éternel t'a choisi pour accomplir une mission supérieure à celles des autres hommes. Lève-toi et dirige tes pas vers la ville d'Aoste, tu trouveras dans la cathédrale le vénérable archidiacre *Pierre*, qui te recevra et t'aidera dans ta sainte entreprise. Je t'y conduirai et te servirai de guide. »

Bernard se réveilla, se leva à la hâte, et changea ses habits de chevalier contre un costume de pèlerin ; écrivit quelques lignes à son père, pour remercier ses parents de tout le bien qu'ils lui avaient fait. Ensuite il leur expliqua les motifs de sa fuite, renonça à tous les privilèges de sa naissance et de son rang, leur fit ses adieux, en leur disant qu'il les reverrait dans la vie éternelle. Au moment où il plaça cette lettre sur la table, minuit sonnait à l'horloge de la tour. Tout le château était silencieux, ses habitants étaient plongés dans un profond sommeil.

Bernard ouvrit la fenêtre, et après avoir fait le signe de la croix, il sauta en bas dans la cour et prit à travers les montagnes solitaires le chemin que son patron lui avait indiqué en songe.

Aussitôt que le lac d'Annecy se para des roses de l'aube matinale et que l'Angelus sonna à la chapelle du château de Menthon, le comte Richard et son épouse, qui n'avaient pu fermer l'œil pendant toute la nuit, ayant l'esprit préoccupé de la fête joyeuse qu'on allait célébrer, se rendirent à leur sanctuaire pour faire leur prière et pour appeler sur la tête de leur bien-aimé fils la bénédiction du Sauveur et de sa Sainte Mère. La comtesse avait bien besoin d'épancher son cœur dans la prière ; car elle se sentait inquiète, sans pouvoir s'en expliquer la cause. Hélas ! C'était le pressentiment du triste jour qui venait de se lever pour elle. Quant au comte lui-même, qui brûlait du désir de voir l'accomplissement de ses vœux, il sentait bien que la réponse de son fils avait quelque chose d'étrange, mais son cœur était bien éloigné de la pensée de trouver des obstacles insurmontables à la réalisation des plans qu'il avait nourris si longtemps. « Les idées de Dieu ne sont pas celles des hommes, et sa volonté n'est pas la leur ! » Quelques moments encore, et il devait bien se convaincre de la cruelle vérité de ces paroles sévères que St-Nicolas avaient adressées à Bernard.

Tout le monde était déjà sur pied, les pages et les valets couraient d'étage en étage dans les vastes appartements du château de Menthon, pour offrir leurs services aux nombreux hôtes, on s'attendait à tout moment à voir arriver la belle fiancée avec son cortège de noces, et la chambre de Bernard restait toujours fermée. On supposait d'abord que quelque légère indisposition par suite de son voyage l'empêchait de voler dans les bras de ses parents afin de les remercier des démarches qu'ils avaient faites, à son insu, il est vrai, mais guidés par leur tendre amour et n'ayant en vue que son propre intérêt et son bonheur futur. Sept heures avaient déjà sonné, les hôtes s'étaient réunis dans la salle des chevaliers, où l'on avait préparé un déjeuner splendide, le jeune Bernard tardait toujours de venir ; le comte s'impatientait, et la comtesse, qui avait étalé sur une table à part, couverte d'un riche tapis, les cadeaux de noces, que, suivant une habitude commune à tous les pays, les invités avaient apportés au jeune fiancé, la comtesse, dis-je, dont le cœur maternel se réjouissait de faire une surprise agréable à son fils, se désolait de ne pas le voir arriver.

Enfin, ne pouvant plus maîtriser son impatience, le comte

envoie le précepteur *Germain* pour s'enquérir des causes de ce retard inexplicable ; et comme celui-ci tarde lui-même de revenir, le père se rend à la chambre de son fils, accompagné de la comtesse et de quelques amis. On trouva devant la porte le fidèle *Germain* pâle et consterné et cherchant à expliquer par des paroles vagues et incohérentes une situation qu'il ne comprenait pas lui-même. La résolution du jeune comte et son brusque départ avaient été, comme nous le savons déjà, l'inspiration d'un seul moment solennel. Effrayé et irrité en même temps, le comte *Richard* frappe à la porte. Point de réponse ! il frappe une seconde fois. Même silence ! Tout le monde est interdit. « Grand Dieu ! s'écria la comtesse, un malheur est arrivé à notre fils, il s'est évanoui, ouvrons promptement la chambre, pour lui porter secours ! » On apporte une hache, on enfonce la porte, on entre, la chambre est vide. On examine le lit, il est défait, preuve que *Bernard* y avait couché, ses habits de voyage gisaient sur un fauteuil devant le lit ; mais lui-même avait disparu. La comtesse, en chancelant, entre dans un petit cabinet attenant qui servait de garde-robe et commence alors à comprendre une vérité qu'elle n'ose pas s'avouer à elle-même. Elle s'aperçoit de la disparition d'un habit de pèlerin qu'elle avait cousu de ses propres mains pour un pèlerinage à Notre Dame d'Aix. Avant de se rendre à Paris, le jeune *Bernard* avait accompagné sa mère dans cette pieuse course dont le but avait été d'implorer la protection de la Sainte Vierge pour son fils chéri. Au moment où la comtesse se disait tout bas et en pleurant les paroles que la mère de *Jésus* avait prononcées, lorsqu'elle cherchait partout son enfant à Jérusalem et qu'elle le trouva enfin au Temple au milieu des Docteurs : « O mon enfant, pourquoi nous as-tu fait cela ? » le comte avait entrevu sur la table la lettre que *Bernard* y avait déposée. Il l'ouvrit en tremblant et d'une âme attristée, d'une voix entrecoupée de soupirs il lut les paroles qu'elle contenait. Qui pourrait peindre son désespoir, le profond abattement de son épouse et la consternation des assistants, lorsqu'il trouva les adieux touchants que *Bernard* fit à ses parents, et par lesquels il se séparait d'eux pour toujours. C'était une scène déchirante interrompue tout-à-coup par les sons des trompettes qui annonçaient l'arrivée du comte de *Miolans* et de la jeune fiancée. C'est à juste titre qu'elle portait son joli nom de *Marguerite*. C'était une perle précieuse qui ne s'attendait pas à être repoussée si légèrement par un jeune chevalier qu'elle s'était déjà habituée à considérer comme l'époux auquel Dieu l'avait destinée. Elle l'avait vu avant son départ pour Paris, lorsqu'elle était encore trop jeune pour comprendre tout-à-fait les tendres sentiments qu'il lui avait inspirés.

Le comte n'eut pas la force d'aller à la rencontre de son ami pour lui faire une réception digne de son rang et de l'alliance qui devait réunir les deux familles. Il l'attendit dans la chambre de son fils, et négligeant de suivre l'exemple de son épouse qui courut au devant de la jeune comtesse pour la recevoir à bras ouverts en s'efforçant de retenir ses larmes, il resta immobile à sa place, comme si les paroles foudroyantes de son fils l'avaient complètement paralysé et privé de tout mouvement. Il tendit la lettre au comte de *Miolans*, sans ajouter un seul mot.

Celui-ci la parcourut rapidement, et irrité déjà de la réception peu courtoise que son noble voisin lui avait préparée, il n'eut aucun égard à la douleur des parents et d'une voix courroucée il dit : « Que signifie tout ceci ? Est-ce ainsi qu'on veut se moquer de moi ? Ah ! je comprends ce jeu : on dédaigne ma fille, on a pris des engagements à Paris, on ne rougit pas de me faire cet affront sanglant qui retombe sur ma maison entière ; mais bien certainement, je le jure sur mon épée, je m'en vengerai, dussé-je y perdre tous mes châteaux et mes biens, j'irai trouver le traître, fût-il même au bout du monde, je le traînerai aux pieds de ma fille et je le forcerai d'avouer sa félonie et sa couardise. »

(La suite au prochain numéro.)

F. N.

L. MONNET ; — S. CUÉNOUD.